



Comment une semaine de travail plus courte fait place à la solidarité



Bieke Purnelle est directrice de RoSa, le centre d'expertise qui travaille autour du genre, du féminisme et de l'égalité des chances. Le RoSa documente, informe et sensibilise un large public sur ces thèmes. Bieke combine cette fonction avec son travail de journaliste et de chroniqueuse freelance. Elle écrit notamment pour De Standaard, Mo et rekto :verso. Elle possède une vaste expérience du secteur non lucratif, des médias et de la culture. Son expertise se situe à l'intersection de la diversité des genres, de la co-création, de la communication publique, du journalisme et du changement social.

« Le soin est pour moi le fondement silencieux de notre société. Une sorte de pilier sous-jacent qui porte tout, mais que l'on voit rarement. Comme les structures sous-marines : on ne les remarque pas, mais quand on les enlève, tout s'effondre. C'est ainsi que je vois les soins. »

« Nous devons réapprendre à considérer les soins comme quelque chose de fondamental », déclare Bieke Purnelle, directrice de RoSa et journaliste freelance, « comme une force collective qui maintient notre société unie. » Si vous supprimez les soins, la communauté s'effondre. Il est donc temps de cesser de considérer les soins comme quelque chose qui « vient avec », mais comme le cœur d'une société saine et solidaire. »

Une semaine de travail plus courte n'est pas une utopie. C'est un levier. Pour plus de marge de manœuvre. Pour plus d'égalité. Et surtout : pour plus de solidarité. Parce que ce n'est que lorsque les gens ont du temps qu'ils peuvent prendre soin les uns des autres, dans les familles, les quartiers et la société dans son ensemble.

Aujourd'hui, les soins semblent souvent réduits à deux contextes. D'une part, la sphère familiale : les parents qui s'occupent de leurs enfants ou les aidants proches qui s'occupent d'un membre de la famille. D'autre part, la sphère professionnelle, où les soins sont une transaction entre les prestataires de soins et les personnes malades ou ayant besoin d'aide. Ce sont les cadres dominants dans lesquels nous parlons des soins aujourd'hui.

Mais les soins sont bien plus vastes que cela. Pensez à l'attention spontanée portée aux voisins, dans la rue, dans le quartier. Je la vois beaucoup moins aujourd'hui. Elle semble réprimée.

« Ma mère en est un autre exemple », explique Mme Bieke. « Elle a récemment déménagé après avoir vécu dans la même maison pendant 55 ans. Et là, parmi ses anciens voisins, il était naturel que les gens s'occupent les uns des autres. En rentrant chez elle, elle s'apercevait que la pelouse avait déjà été tondue sans qu'elle l'ait demandé. Quelqu'un l'avait simplement fait. C'était normal. »

« J'ai vu cela avec mes grands-parents aussi. Prendre soin des autres se fait spontanément, sans qu'il y ait besoin d'une relation familiale ou d'une demande formelle de soins. Et franchement, ce qui me préoccupe le plus, c'est « cette petite attention spontanée ». Bien sûr, il y a aussi des problèmes avec les soins formels, mais la disparition de ces soins de tous les jours désintéressés touche vraiment au cœur de ce que signifie la vie en commun. C'est ce qui maintient les communautés unies. »

Dans une société néolibérale, les soins désintéressés ne sont guère reconnus. En conséquence, les soins sont plus rapidement professionnalisés ou commercialisés, même lorsque ce n'est pas nécessaire.

Quand les soins manquent de temps

Nous vivons aujourd'hui dans une société beaucoup plus individualiste qu'il y a, disons, 50 ans. Les gens sont davantage repliés sur eux-mêmes et sur leur petite famille nucléaire. Dans le même temps, le travail à temps plein est devenu la norme, ce qui ne laisse guère de place pour s'occuper aussi des autres.

Ces changements sont révélateurs de l'état d'esprit dans lequel nous vivons. L'idéal méritocratique prévaut : ceux qui veulent signifier quelque chose doivent accomplir, contribuer. L'argent compte et la contribution est rapidement assimilée à la productivité ou au profit. Dans un tel climat, il y a peu de place pour les soins qui ne sont pas mesurables ou rentables.

Lorsqu'il n'est plus possible de s'occuper de manière informelle d'un proche, la seule solution qui reste est souvent de le placer dans un établissement de soins. Cela signifie que la dynamique des soins est fondamentalement différente. Ce n'est pas nécessairement pire, mais c'est plus distant que les soins prodigués par une personne de votre propre réseau qui vous rend visite spontanément.

Cette prise en charge spontanée et non rémunérée est soumise à une pression croissante. L'une des principales causes est le temps. Les gens n'ont tout simplement pas assez de place dans leur vie. Si nous travaillions tous 30 heures par semaine ou moins, il y aurait beaucoup plus de place pour la solidarité et l'entraide.

Aujourd'hui, les gens rentrent souvent à la maison épuisés, ils doivent encore cuisiner, faire le ménage, mettre les enfants au lit... Quand tout est terminé, la journée est finie. Il n'y a donc plus de place pour prendre soin des autres en plus.

Pourquoi une semaine de travail plus courte n'est pas une utopie

« Le discours néolibéral dominant s'est profondément ancré dans notre conscience », précise Bieke Purnelle. « Nous en sommes venus à croire que 'le monde fonctionne comme ça'. Et ce qui semble évident est rarement remis en question. »

Des propositions telles que la réduction de la semaine de travail à temps plein sont trop souvent rejetées aujourd'hui comme naïves ou radicales – quelque chose pour les féministes et les idéalistes. Un débat ouvert à ce sujet semble presque impossible. Pourtant, l'idée est bien vivante au sein du mouvement des femmes depuis des décennies et reste d'une brûlante actualité.

Nous vivons dans un système où il est toujours considéré comme acquis que les femmes assument des tâches de soins non rémunérées et en subissent les conséquences financières par la suite. Les personnes qui arrêtent temporairement de travailler pour s'occuper d'un proche qui a besoin de soins voient souvent cette situation se traduire par une pension plus faible ou des opportunités de carrière manquées. Cet engagement est rarement reconnu, et encore moins apprécié. Les soins non rémunérés ne sont pas encouragés, mais sanctionnés.

Les soins et l'éducation des enfants sont de plus en plus considérés comme relevant de la sphère privée, à l'écart de la société. Mais ce n'était pas le cas auparavant. Autrefois, les enfants étaient davantage considérés comme faisant partie de la communauté. C'est encore le cas dans certaines parties du monde. Ici, cette responsabilité collective s'est déplacée vers l'individu. Lorsque les choses tournent mal et que les jeunes dépassent les bornes, nous n'hésitons pas à pointer du doigt les « mauvais parents » ou une « mauvaise éducation »



“Les soins non rémunérés ne sont pas encouragés, mais sanctionnés. Alors que ces soins sont indispensables à notre société, ils restent structurellement sous-évalués et invisibles.”



“Dans le même temps, la politique s'accroche obstinément à l'idéal familial classique – père, mère, enfants – alors que ce modèle a depuis longtemps cessé d'être la norme. ”

Le contrôle social qui était autrefois considéré comme allant de soi a largement disparu. Quiconque a grandi dans un quartier où les voisins s'adressaient également à vous si vous faisiez quelque chose de mal reconnaîtra la différence. Aujourd'hui, l'éducation des enfants est devenue une tâche isolée, qui laisse peu de place au partage des soins.

Toutefois, il existe encore des exemples de soins partagés, par exemple lorsque les parents s'arrangent entre eux pour couvrir les 9 semaines de vacances scolaires pendant l'été. Ce type de garde d'enfants informelle est une forme de solidarité spontanée qui perdure, mais seulement pour ceux qui disposent d'un réseau.

Toutefois, les personnes ayant peu de contacts sociaux ou vivant dans une situation vulnérable ont plus de mal à compter sur l'aide informelle. Dans le même temps, la politique s'accroche obstinément à l'idéal familial classique – père, mère, enfants – alors que ce modèle a depuis longtemps cessé d'être la norme. Près de la moitié des ménages flamands sont aujourd'hui des célibataires, avec ou sans enfants. Pourtant, de nombreuses mesures politiques sont encore axées sur la famille traditionnelle, alors que les ménages isolés sont confrontés à des défis très différents.

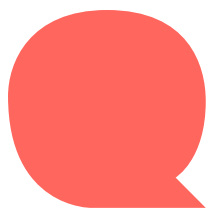
En conséquence, les gens sont poussés à faire un grand écart impossible. Ce sont surtout les femmes qui en font les frais : elles sont surreprésentées dans les chiffres relatifs au burn-out et à l'incapacité de travail de longue durée. Ce n'est pas une coïncidence. Nous demandons aujourd'hui aux gens des choses qui ne sont plus réalisables.

La semaine de travail à temps plein raccourcie est testée dans le pays et à l'étranger. Les expériences de réduction collective du temps de travail montrent que les travailleurs sont plus performants, qu'ils abandonnent moins souvent leur travail et qu'ils en retirent une plus grande satisfaction. Cela améliore la qualité de vie de chacun : moins de stress, moins de temps de trajet, plus de liberté et plus d'égalité entre les hommes et les femmes. Dans le même temps, la productivité s'améliore car les employés sont plus motivés et font preuve d'une plus grande flexibilité à l'égard de leur employeur. Les avantages pour les employeurs sont également nombreux, comme la baisse des coûts de production. Des tentatives sont faites pour calculer l'effet de retour de la réduction du temps de travail, mais à grande échelle, cela reste incertain pour l'instant.

rosavzw.be/fr/themes/work/labour-and-care/labour-time-reduction

Si, en tant que gouvernement ou société, vous donnez la priorité à un modèle de soins dans lequel les gens s'occupent spontanément les uns des autres – et que cela est alors considéré comme une « normalité » – la politique doit également suivre cette logique. Tout est lié. D'ailleurs, il ne s'agit pas seulement de soins non rémunérés. Même dans le secteur des soins rémunérés, ce sont principalement les femmes qui font le travail, souvent dans des emplois sous-estimés et difficiles.

Le fait que nous ayons encore du mal à trouver des personnes pour ces postes aujourd'hui a tout à voir avec les conditions dans lesquelles ils doivent travailler. Dans le domaine des soins à domicile, ce problème est très concret. Le temps pour chaque patient est tout simplement insuffisant. On ne peut pas fournir des soins de qualité dans ces conditions. Et pourtant, nous nous attendons à ce qu'il continue à fonctionner ; comme si le système continuait à fonctionner de lui-même, alors que les personnes qui le font fonctionner atteignent de plus en plus leurs limites.



“ Aujourd’hui, notre productivité est particulièrement mise à l’épreuve. C’est devenu l’unité de mesure de la citoyenneté. C’est une vision sans inspiration. “ Sans connexion.

Les solutions individuelles ne sont pas une réponse à l’inégalité structurelle

Bien que le débat sur les soins tourne souvent autour des femmes, de nombreux hommes partagent également le désir de disposer de plus de temps pour leurs enfants ou leurs parents. Il ne s’agit donc pas seulement d’une question de genre, mais d’une vision plus large du travail, des soins et de la vie en commun.

Pourtant, ce sont surtout les femmes qui subissent les conséquences du système actuel. L’augmentation du nombre de ‘tradwives’ – des femmes qui choisissent consciemment d’être des femmes au foyer traditionnelles – en est une indication. Mais ces choix ne sont accessibles qu’à ceux qui peuvent se le permettre financièrement. Ils n’offrent aucune solution structurelle, et certainement pas de réponse à la crise plus générale des soins.

Les problèmes sociaux sont de plus en plus souvent renvoyés à l’individu. Comme si vous deviez tout résoudre vous-même au sein de votre propre famille, sans tenir compte des personnes isolées, qui doivent faire face à des besoins de soins particulièrement difficiles ou qui ne disposent que de peu de filets de sécurité sociale.

Une autre stratégie consiste à confier les tâches de soins à des femmes faiblement rémunérées, souvent issues de l’immigration. Cela crée une « global care chain » : un système mondial dans lequel les femmes peuvent continuer à participer, mais au détriment des femmes économiquement défavorisées qui ont encore plus de mal à s’en sortir. Qui s’occupe des enfants de la nounou ou de la femme de ménage ? Est-ce là ce que nous entendons par féminisme ?

Pour les femmes hautement qualifiées et disposant de moyens suffisants, ces solutions peuvent fonctionner : elles externalisent les tâches ménagères, demandent à quelqu’un d’aller chercher les enfants et peuvent ainsi continuer à faire tourner leur vie. Mais structurellement, rien ne change. Cela ne rend pas la société dans son ensemble plus juste.

Quel est le coût de l’absence d’investissement ?

Les gens calculent toujours très précisément ce que coûte quelque chose, mais dans le même temps, ils omettent ostensiblement de calculer ce que ce décrochage massif de personnes coûte à la société. Quel est le coût d’un si grand nombre de personnes qui restent à la maison pendant de longues périodes ? Pourquoi restent-elles à la maison ? Parce qu’ils ne peuvent pas supporter la pression liée au fait de tout combiner.

C’est profond. L’idée que le succès est toujours personnellement mérité, et que l’échec est toujours de votre propre faute. C’est un mythe. Et tant que nous continuerons à le croire, nous continuerons à être en colère contre les mauvaises personnes.

Aujourd’hui, nous ne pouvons pas trouver de personnel pour des postes essentiels : pas d’infirmiers, pas de puéricultrices, pas d’enseignants. Pourtant, aucune analyse approfondie n’a été réalisée. Pourquoi ces emplois ne sont-ils plus attractifs ?

Ce n’est pas seulement une question de rémunération. Il s’agit du contexte dans lequel les gens doivent travailler, de la manière dont ils doivent faire leur travail : précipitamment, sans véritable engagement, et sans espace pour accorder à quelqu’un l’attention dont il a besoin. Si cela ne change pas, les efforts seront vains. Et cela coûte cher à la société. Nous continuons alors à lutter contre les symptômes sans nous attaquer aux causes profondes.

« Prenons l'exemple des écoles de Bruxelles qui ne peuvent plus enseigner que quatre jours. Et en même temps, on entend les politiciens parler d'« excellence dans l'éducation ». Comment faire rimer cela ? », se demande Bieke.

« La responsabilité est à chaque fois transférée à l'individu. Les parents, les enseignants, les soignants... Mais les causes structurelles ne sont pas prises en compte. »

« Ce qui me dérange le plus, c'est l'absence de réaction journalistique. Des questions cruciales restent en suspens », observe Mme Bieke. « Quelqu'un dit : 'Cela coûte trop cher'. Et c'est tout. Le débat est clos. Mais pourquoi personne ne demande : 'Quel est le coût pour nous de tant d'arrêts prolongés ?' C'est là que la vraie conversation commence. »

Le silence a un prix

Il n'y a pas de vision. Pas de plan. Il n'y a pas de réponse à la question de savoir pourquoi tant de gens sont en arrêt, et encore moins à la question de savoir comment l'empêcher. Personne ne pose la question fondamentale : « Qu'allez-vous faire à ce sujet ? » Comment rendre les emplois plus vivables et plus attrayants ? Il ne s'agit pas d'un thème. Pas dans la politique, à peine dans le débat public.

Les quelques voix qui s'élèvent à ce sujet proviennent principalement des milieux féministes. Même les syndicats plaident rarement en faveur d'une réduction structurelle du temps de travail. C'est frappant, mais aussi compréhensible. Il se passe tellement de choses en même temps que les organisations choisissent soigneusement leurs batailles. Ils se concentrent sur ce qui semble réalisable. Et la réduction du temps de travail ? Cela semble utopique et irréalisable, c'est pourquoi nous n'en parlons pas. Mais ce silence a un prix. Car tant que nous ne nous attaquerons pas à la racine du problème, rien ne changera.

Travailler à temps plein ? Seulement si c'est viable

La réduction de la semaine de travail à temps plein à 28 ou 32 heures n'est pas un remède miracle, mais c'est un élément essentiel de la solution. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il devient possible de partager équitablement les charges de soins.

Les études le montrent régulièrement : de nombreux couples se partagent les tâches de manière assez équitable jusqu'à l'arrivée des enfants. Ensuite, cela bascule. Les femmes restent à la maison pendant des mois, prenant en charge la plupart des soins et accumulant automatiquement un écart. Cet écart est difficile à combler par la suite.

Et cela ne s'arrête pas avec le temps. Dès qu'une femme a un enfant, elle perd en moyenne jusqu'à 40 % de ses revenus. Pour les hommes, ce n'est pas le cas, bien au contraire. Ils sont souvent récompensés, considérés comme des forces stables et ont des promotions.

Dans cette optique, il est assez cynique de dire en même temps : « Les femmes devraient travailler à temps plein » et : « Nous avons besoin de plus d'enfants. » Car les femmes le savent désormais : avoir un enfant est néfaste pour la carrière. Donc que voulons-nous finalement ? Plus d'enfants ? Plus de femmes au travail ? Il est clair que les deux à la fois ne fonctionneront pas pour l'instant.

Si nous rendons le travail à temps plein plus viable – par le biais d'une semaine de travail plus courte – nous pourrions commencer à démêler ce nœud. Cela allège la pression sur les familles et les services de garde d'enfants. Parce que tout est lié.



“Et cela ne s'arrête pas avec le temps. Dès qu'une femme a un enfant, elle perd en moyenne jusqu'à 40 % de ses revenus. Pour les hommes, ce n'est pas le cas, bien au contraire. Ils sont souvent récompensés, considérés comme des forces stables et ont des promotions. ”

L'imagination comme opposition

« Il est difficile de penser différemment à l'histoire dominante. Nous avons grandi dans une vision du monde où ce système économique est considéré comme allant de soi », reconnaît Mme Bieke. « Comme s'il n'y avait pas d'alternative. Mais ce n'est bien sûr pas le cas. Il faut cependant une grande flexibilité mentale pour remettre cela en question. Et de l'imagination, quelque chose que nous avons un peu perdu. »

« Si les gens avaient plus de temps, ils auraient aussi plus d'espace mental pour penser à ce genre de choses. Je vais donner un exemple banal – cela peut paraître idiot – mais ceux qui doivent rentrer à la hâte du travail pour mettre de la nourriture sur la table se tournent vers les légumes préemballés et toutes sortes de récipients en plastique. Il n'y a donc pas le temps de faire des choix conscients, et encore moins de cultiver soi-même ou d'aller au marché. C'est un mode de vie totalement différent. »

Nous vivons dans l'urgence. Tout doit aller vite. Cette rapidité exerce une pression sur de nombreuses autres questions, y compris le climat. C'est comme ça.

Revalorisation du travail des services sociaux

La valorisation du travail est l'un des paradoxes les plus étranges de notre société. Quels sont les emplois qui obtiennent un statut et ceux qui n'en obtiennent pas ? C'est une question inconfortable et en même temps très révélatrice.

Nous admirons les managers, les consultants, les banquiers. Les soi-disant bullshit jobs, comme les appelle Rutger Bregman – et avant lui déjà David Graeber¹. Selon lui, si l'on supprime les postes prestigieux et bien rémunérés, la société continuera à tourner. Mais si l'on supprime l'éboueur, l'infirmière ou l'enseignant, tout s'écroule. Pourtant, nous avons plus d'admiration pour le banquier que pour l'éboueur.

Accumuler des richesses au détriment des autres semble être devenu normal. Plus encore, c'est admiré. Les entrepreneurs sont les nouveaux demi-dieux. Ils « créent des emplois », ils « travaillent dur ». Mais en attendant, nous ne manquons pas d'entrepreneurs. Nous manquons d'infirmiers.

« Comment changer cela ? Je ne sais pas », avoue Bieke Purnelle. « Mais quand on parle aux infirmiers, et j'en connais quelques-unes, on entend rarement dire que tout est une question d'argent. Il s'agit de la pression du temps, du manque de personnel, du manque de repos. Ils tournent constamment, peuvent à peine prendre des vacances et doivent « expédier » les patients en cinq minutes. Parce que 50 autres attendent encore. Dans les crèches, la situation n'est pas différente : une puéricultrice pour neuf bébés ou enfants en bas âge. Ce n'est pas possible. Ce n'est pas souhaitable pour les enfants et c'est intenable pour les soignants. »

« Mais tant que nous moulons tout dans un modèle de revenus, les soins essentiels seront mis sous pression. Même les transports publics doivent soudain être « rentables ». Qui a décidé que les soins de santé ou la mobilité devaient générer des profits ? Nous n'attendons tout de même pas cela de l'enseignement ? C'est ainsi que l'on détruit la base. »

Lorsque les gens tombent dans un mode de survie permanent, en raison d'un travail à temps plein, de tâches de soins et, pour de nombreuses femmes, de soins informels également, la situation devient tout simplement insoutenable. Pourtant, cette prise de conscience ne semble guère avoir été prise en compte



“Qui a décidé que les soins de santé ou la mobilité devaient générer des profits ? Nous n'attendons tout de même pas cela de l'enseignement ? C'est ainsi que l'on détruit la base. ”

¹ David Graeber (2018) Bullshit Jobs : A Theory.

par la société. Le nombre d'arrêts de longue durée est en augmentation, de plus en plus de personnes se retrouvant à compter sur des indemnités. Mais au lieu de chercher à savoir pourquoi cela se produit, on en reste souvent au stade de la constatation. Puis on passe à l'ordre du jour.

Le militantisme attaqué, mais essentiel au changement

Le changement arrive. Toujours. L'histoire nous apprend que tout évolue par vagues : action et réaction. Mais quand on est au milieu de tout cela, on a l'impression que c'est sans fin. Pourtant, on se rend de plus en plus compte que le système actuel ne fonctionne pas, ou du moins pas assez bien. Cela donne de l'espoir. Seulement : l'alternative reste vague. Et généralement, l'expérience montre que la situation doit encore s'aggraver avant que les choses ne changent réellement.

« Il en va de même pour le climat. Nous sommes incroyablement dissonants sur le plan cognitif, note Bieke Purnelle. Nous savons ce qui se passe, mais c'est trop gros, trop inconfortable. Nous le mettons donc de côté. Car reconnaître ce qui ne va pas, c'est aussi repenser son mode de vie, ses habitudes. Et beaucoup de gens ne veulent pas de cela. »

Un véritable revirement ne se produit que lorsqu'il n'y a vraiment pas d'autre solution. Le changement devra se faire dans de multiples directions : par la politique, par l'action sociale, mais aussi par la langue, les histoires et la culture.

Que signifie l'activisme aujourd'hui ? S'agit-il de manifester dans les rues ou d'écrire une chronique qui remet subtilement en question le discours dominant ? L'activisme prend de nombreuses formes : grandes ou petites, visibles ou silencieuses. Il existe de nombreuses façons de contribuer à la réécriture de l'histoire dominante. C'est là que réside le cœur du problème.

Pourtant, des mots comme « activiste » et « féministe » sont aujourd'hui difficiles. Ceux qui s'y identifient sont souvent catalogués. Le militantisme est attaqué. Il suffit de regarder comment sont traités les défenseurs du climat, par opposition au traitement réservé aux agriculteurs en colère. La différence est flagrante : là où un groupe est entendu et même soutenu, l'autre est criminalisé. Aujourd'hui, on ne vous encourage pas vraiment à être un activiste.

Le changement commence là où quelqu'un décide de s'engager. Le véritable défi est donc le suivant : comment inciter les gens à participer ? Comment les motiver pour le changement ?

Des organisations comme Caruna peuvent jouer un rôle à cet égard, mais elles ne peuvent pas le faire seules. La société civile avait auparavant plus d'influence sur la politique. Aujourd'hui, c'est beaucoup plus difficile. Les grandes entreprises ont plus facilement accès à l'arène politique que les organisations de la société civile. Certaines voix sont simplement qualifiées de « gênantes ». Pourtant, il est essentiel de continuer à parler aux politiciens, au-delà des partis politiques.

Bieke est pleine d'espoir : « Je crois également que de nombreuses personnes, souvent inconsciemment, sont prêtes à changer. Mais comment préparer les esprits à une alternative ? Je n'ai pas de réponse toute faite à cette question. »

Les crises sont souvent le moteur du changement. Mais cela peut aller dans les deux sens. Certains profitent de la crise pour privatiser, d'autres pour réformer. Et nous savons maintenant que le « marché » résout rarement les problèmes fondamentaux.

“Zorg opnieuw breed durven definiëren is misschien het belangrijkste dat we kunnen doen”

Il suffit parfois d'un moment symbolique pour faire basculer les choses. Parfois c'est une crise, un évènement dramatique. Parce que les chiffres, les statistiques ou les rapports ne suffisent pas pour atteindre cet objectif. Ceux-ci ont malheureusement très peu d'impact aujourd'hui, surtout lorsqu'ils ne s'inscrivent pas dans l'histoire dominante. Il en va de même pour le climat : les données sont souvent ignorées ou utilisées de manière sélective.

Une grande importance est néanmoins accordée à la connaissance, en particulier dans l'enseignement. Mais dans le même temps, une énorme quantité de connaissances, par exemple sur le climat ou les soins de santé, est structurellement ignorée. Parce que cette connaissance est inconfortable. Elle perturbe l'histoire. Et ce n'est pas seulement cynique, c'est douloureusement réel. C'est exactement la raison pour laquelle l'activisme est nécessaire. Non pas comme un problème, mais comme une force contraire.

Prenons l'exemple de la première grande grève des femmes à FN-Herstal (1966) : un moment historique dans la lutte pour l'égalité des salaires. Et pourtant, presque personne ne le sait. Elle n'est tout simplement pas racontée. On parle peu de la vie des gens ordinaires, de leur lutte pour leurs droits, pour de meilleures conditions de travail, pour une existence digne.

« Le changement ne se fait pas tout seul. Les choses changent parce que les gens le veulent. Et parce qu'ils font quelque chose pour cela. Pour moi, c'est une évidence », souligne Bieke. « Mais je constate que pour beaucoup de gens aujourd'hui, ce n'est plus aussi évident. Et c'est précisément pour cela qu'il est si important de raconter aussi ces autres histoires. »

Les soins sont le ciment de la société

« La chose la plus importante que nous puissions faire est peut-être d'oser redéfinir les soins au sens large », suggère Mme Bieke. « Il ne s'agit pas seulement d'un phénomène qui se produit dans les hôpitaux ou au sein des familles, mais d'une force fondamentale qui maintient notre société unie. »

« Le soin n'est pas seulement quelque chose que l'on fait, c'est quelque chose que l'on porte. Cela réside dans la manière dont nous nous traitons les uns les autres, dans la place que nous accordons à la vulnérabilité, dans la manière dont nous prenons nos responsabilités les uns envers les autres. Si vous supprimez les soins, la communauté s'effondre. Par conséquent, nous ne devrions pas réduire les soins à une mission individuelle, mais les reconnaître comme une valeur collective et sociétale. »

Mais il y a de l'espoir. De plus en plus de voix s'élèvent pour réclamer des changements, plus d'humanité sur le lieu de travail et des systèmes qui soutiennent les personnes plutôt que de les épuiser. « En travaillant ensemble pour créer un environnement de travail plus chaleureux et plus engagé, nous pouvons à nouveau être fiers de ce que nous faisons et, plus important encore, de la manière dont nous le faisons. »

« Time is how you spend your love », cite Bieke en guise de conclusion. Il s'agit de sa citation préférée, empruntée à l'écrivain Zadie Smith. « La façon dont nous passons notre temps en dit long sur ce qui nous tient à cœur. La lutte pour le temps est une lutte pour le sens, pour l'attention, pour l'amour. »

Caruna peut jouer un rôle clé à cet égard : en rendant les soins visibles en tant qu'élément qui nous concerne et nous relie tous.



“Le changement ne se fait pas tout seul. Les choses changent parce que les gens le veulent. Et parce qu'ils font quelque chose pour cela. Pour moi, c'est une évidence ”

En savoir plus sur les questions liées au genre, le féminisme, le changement social

Chroniques de Bieke Purnelle dans :

De Standaard: www.standaard.be/tag/column-bieke-purnelle

Mo: www.mo.be/auteurs/bieke-purnelle

Purnelle, B. (2025). De geknevelde vrouw. Hoe macht en moraal het vrouwenlichaam bepalen. Karakters.

<https://rosavzw.be/nl/themas/arbeid/arbeid-en-zorg/arbeidsduurverkorting>

www.furiavzw.be/standpunt-thema/reproductieve-arbeid

Claudia Goldin (2021). Career and the family: Women's Century-Long Journey toward Equity.

www.nobelprize.org/prizes/economic-sciences/2023/goldin/biographical/

Pintelon, O. (2018). De strijd om tijd.



“La façon dont nous passons notre temps en dit long sur ce qui nous tient à cœur. La lutte pour le temps est une lutte pour le sens, pour l’attention, pour l’amour. ”